Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande

Band: 37 (1899)

Heft: 35

Artikel: Boutades

Autor: [s.n.]

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-197719

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 25.11.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

injuste si elle n'était basée, d'une part, sur cette remarque, que la voix ne prend d'ordinaire trop d'extension que lorsqu'elle est portée par le développement de certaines passions, telles que la colère, l'envie, la dureté de caractère; et, d'autre part, qu'il est fort rare, lorsque c'est une simple infirmité de l'organe, que l'on ne puisse le modifier dans l'enfance par les soins d'une bonne éducation.

Voltaire et Piron. — Tous les deux pratiquaient largement l'épigramme, les répliques vives et mordantes. Cependant Piron avait incontestablement la supériorité sur son rival; c'était, dans ce genre de combat, l'athlète le plus fort qui ait jamais existé; il avait la répartie vraiment terrassante et prompte comme l'attaque.

Aussi bien, Voltaire, qui avait été maintes fois l'objet de ses traits satiriques, redoutait-il sa rencontre.

Un jour, Voltaire fut convié à un grand diner, où il devait se trouver en compagnie de nombreuses célébrités littéraires et autres personnages de distinction. Mais quand il apprique Piron serait au nombre des convives, il refusa formellement, sous un prétexte quelconque, l'invitation qui lui était faite.

L'amphitryon l'engagea alors vivement à lui éviter un pareil affront, l'assurant d'ailleurs qu'il prendrait ses mesures pour que Piron ne pût prononcer que quatre mots dans le cas où la conversation viendrait à s'engager entre eux.

Rassuré par cette promesse, Voltaire accepta enfin l'invitation. Il lui parut, en effet, qu'il n'était guère difficile de lutter avec un adversaire dont les réparties seraient ainsi limitées.

Au cours du diner, Voltaire, qui se trouvait placé non loin de Piron, trouva certain mets si bon qu'il ne put s'empècher de s'écrier : « C'est vraiment délicieux, exquis!... Si je m'écoutais, j'en mangerais autant que Samson tua de Philistins! »

— Avec la même mâchoire? ajouta vivement Piron.

Le trait était sanglant. Et cependant il n'avait dit que quatre mots.

Un professeur distrait.

Il y avait autrefois à l'Académie de Lausanne un vieux professeur de philosophie dont les excentricités et les distractions étaient devenues légendaires. Tout entier aux devoirs de sa tâche, absorbé par des études approfondies, les choses ordinaires de la vie lui étaient d'une indifférence absolue. A peine prenait-il le temps de manger, qu'il considérait comme du temps perdu. N'ayant aucun souci de sa toilette, il ne remplaçait un vêtement que lorsqu'il était usé jusqu'à la corde.

Un jour, il s'aperçut cependant que son pantalon était dans un état déplorable. Sa vieille servante le lui avait d'ailleurs souvent fait observer en lui disant:

«Mais le pantalon de monsieur ne peut plus » aller, il est complètement taché, usé, et ne » tient plus qu'à un fil. Il pourrait bien, un » beau moment, faire un vilain affront à mon-» sieur. »

Malgré cela le professeur de philosophie porta encore, pendant deux ou trois semaines, ce misérable vêtement. Vint enfin le jour où ses idées quelque peu redescendues sur la terre, au milieu des réalités de la vie, il entra chez un marchand d'habits et acheta un pantalon, le premier qu'on lui présenta, peu lui importait la couleur de l'étoffe et la coupe. C'était là son moindre souci.

Le lendemain matin, il mit son nouveau pantalon, laissa le vieux sur une chaise, et, sans déjeuner — il ne prenait jamais de nourriture en se levant — il courut donner son cours.

Absente à ce moment-là, sa vieille servante Albertine rentra une demi-heure plus tard et alla faire la chambre du professeur. Elle ne tarda pas à remarquer le pantalon de son maître. A cette vue elle resta confondue, stupéfaite.

« Hé! mon père! s'écria-t-elle, quelle étourderie, quelle distraction!... Voilà notre vieux qui est parti sans son pantalon!... Ti possible!... Hélas! oui, il n'a que celui-là! »

Et ôtant vivement son tablier, elle prend le vêtement sous son bras, court à l'Académie, et, tout anxieuse, tout inquiète pour son pauvre maître, elle heurte timidement à la porte de l'auditoire de philosophie.

Le professeur se présente.

- Ah! monsieur en a mis un... à la bonne heure... J'ai cru que monsieur avait oublié son...
- Non, non, ma bonne Albertine... merci...
 Calmez-vous et rentrez seulement à la maison.
- « Quelle excellente fille, se disait en luimême le professeur en regagnant sa chaire, quel dévouement à son maître! »

Lè z'ovradzo à la mâiti.

Quand on a cauquies fochéra de vegnes qu'on pao pas fére sé-mimo et qu'on ne vao pas bailli lo travau à n'on vegnolan, po avai mein de cousons, on le fa fére à la maiti: lo vegnolan porte lo fémé, fochére, rebiolle, rablliene, fa le z'éfolhies et le veneindzes; lo maitre l'ai tint compto de la maiti dai pacés, dao bumeint, de la paille, aobin feinameint d'on tant, suivant lo convegneint, et quand s'ein vint le veneindzes, la maiti de la recolta est por cé qu'a le vegnes et l'autra reste ao vegnolan.

Et l'est la mîma tsouza po bin dâi z'autro z'ovradzo: se vo z'âi on part dê noyi âobin dê tsatagni que cein vo z'eimbîtê d'allâ sacâorê, vo lê fédès assebin ramassa â la mâiti et se lo gaillà que lê vo z'a grulâ trâovê veingt lottâ dê coquiès âobin dê tsatagnês, dâi vo z'ein apportâ dix et lê dix z'autro sont por li.

Ao dzo dè hoai, y'a onco bin dài pourro diabllio que n'ont pas trâo pè l'hotò que sont onco tot conteints dè s'escormantsi dinse po avâi oquiè et, dein dâi bounès z'annaïès, clliào z'ovradzo à la mâiti sont pas onco tant dè mépresi et clliao que travaillont font dâi iadzo onco dâi bounès dzornà.

Ora, vouaiquie duès z'histoires rappo à dâi z'ovrâi à la mâiti:

Lo pére Niousset qu'a prâo bin âo sélâo et papai dein la garda-roba est pingre qu'on dianstre et de bio savai que ne trace pas après le pourro po lão bailli oquie.

L'a on moué dè tsamps et, l'an passà, lè z'avâi quasu tré ti plliantà à truffès po poai ein reveindrè et sè férè dè la mounïa.

Quand don lè truffès furont mâorès, lè z'a fe trérè et ne sé pas coumeint s'ein s'est fe, mâ sé z'ovrâi aviont bo et bin âobllià on tsamp qu'étài on bocon liein et qu'étài assebin plliantà dè truffès.

Niousset, qu'est dza on bocon vilho, ne sè rassovegnai pas dè cé tsamp et n'ein su rein; mà tantia que lè truffès restâvont adé quie sein que nion ein aussè pi couson. Et l'étâi portant lo momeint dè lè trérè po pas lè paidrè.

On certain Pijolle, on pourro diabllio avoué 'na beinda d'einfants, qu'avâi vu cé tsamp, sè peinsà d'allâ ein derè dou mots à Niousset.

— Se vo volliâi, oncllio Niousset, lè vo trésè à la mâiti ? se l'âi fe.

Adon lo vilho rance, qu'avâi atant couson dè

sè truffès què dè se n'ardzeint, n'a-te pas zu lo front dè l'âi derè:

— Y'è on âdze d'épenès âo bet dè mon prâ dè Courtavau, vâo-tou lè mè trérè à la mâiti.

Lo père Grollon a derrài sa grandze on gros ceresi, dè clliào petitès cerisès naires que sont tant bounès po férè lo riquiqui; mà coumeint cé abro est hiaut dè fonda et que n'est pas tant ézi po allà su lè bessès, s'est décidà à férè couilli cllia fruita à la mâiti po ein avai cauquiès breintà po férè dào quirche, kà Grollon àmè adè s'ein teni cauquiès botolhiès. L'est veré que cein est tant bon et cein fà tant dè bin; quand, per hazà, voûtron dinà vo rebouillè pè l'estoma, n'y a rein dè paret po férè passà voûtron mau què 'na bouna tassa dè café nai avoué 'na demi-cassa d'édhie dè cerises dedein.

Don, por ein reveni, Grollon bailla à couilli sè cerisès à la mâiti.

- Te vindrè queri déman la grant'étsila qu'est peindia dezo lo couvai se dese à Tialot, cé que dévessài ramassà la fruita.
 - D'accoo! fe stusse.
- Lo leindéman lo gaillà va preindrè l'étsila, ramassè la màiti dào ceresi du la fonda tant qu'ào coutset, que l'ein eut bo et bin trài breintà, pu, dévai la né, s'ein revint porta l'etsila derrài la grandze ein deseint à Grollon:
- Ora, y'è couilli ma mâiti, vo porâi alla couilli la voûtra quand cein vo fara plliési! Bouna né! Grand maci!

Boutades.

Berlureau montre à Calino une lettre anonyme injurieuse qu'il vient de recevoir et lui demande ce qu'il doit faire.

— Ma foi, répond l'autre, vous êtes embarrassé pour bien peu de chose : à votre place, je répondrais sur le même ton... et je ne signerais pas non plus.

Fin de repas de table d'hôte.

Un gros monsieur qui, depuis une heure, n'a pas cessé de mastiquer, se penche délicatement à l'oreille de sa voisine :

 Pardon! madame, je suis un peu myope...
 je vous serais infiniment obligé de me dire si j'ai bien mangé de tout.

Berlureau donne son opinion sur le Métropolitain.

— Ce chemin de fer, voyez-vous, je n'y crois pas... Il ne se fera jamais. Si on adopte la voie souterraine, c'est une affaire enterrée! Si on se décide pour le parcours suspendu, ce sera toujours un projet en l'air.

A un concert du Casino de X...-sur-Mer.

Un monsieur et une dame, qui chantent outrageusement du nez, dévident un interminable duo.

— Voilà, murmure un auditeur, ce qu'on peut appeler un combat... nasal!

Réflexion d'une mondaine :

« La boue de Paris a cela de particulier qu'elle fait des taches noires sur les jupons blancs et des taches blanches sur les jupons noirs. »

L. Monnet.

Papeterie L. MONNET, Lausanne.

3, RUE PÉPINET, 3

Papier à lettre et enveloppes avec en-tête. — Factures. — Circulaires.

Fournitures de bureaux.

Faire-part.

Cartes d'adresse et de visite.

Lausanne. — Imprimerie Guilloud-Howard.